



Laboratoire italien

Politique et société

24 | 2020

Écritures de la déportation

Primo Levi épistémologue des camps

Primo Levi epistemologo del Lager

Primo Levi, an epistemologist in the Lager

Enrico Mattioda

Traducteur : Romain Descendre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/4176>

ISSN : 2117-4970

Éditeur

ENS Éditions

Référence électronique

Enrico Mattioda, « Primo Levi épistémologue des camps », *Laboratoire italien* [En ligne], 24 | 2020, mis en ligne le 03 juin 2020, consulté le 04 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/4176>

Ce document a été généré automatiquement le 4 juin 2020.



Laboratoire italien – Politique et société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Primo Levi épistémologue des camps

Primo Levi epistemologo del Lager

Primo Levi, an epistemologist in the Lager

Enrico Mattioda

Traduction : Romain Descendre

Préambule

- 1 Primo Levi est devenu un symbole du témoignage sur la Shoah, probablement le plus connu des écrivains-témoins qui ont survécu aux camps d'extermination nazis. S'il l'est devenu, c'est certainement en raison de ses capacités d'observateur et d'écrivain, de la confiance qu'il avait (et qu'il maintint jusque dans ses dernières années) dans la littérature comme seul moyen, pour l'homme, de transmettre son expérience vécue¹. Publié en 1947, *Se questo è un uomo* s'ouvre sur une déclaration qui présuppose chez ses lecteurs une connaissance de l'horreur des camps, que ce soit à travers les images filmées par les réalisateurs de l'armée américaine ou par la lecture d'autres témoignages et des actes du procès de Nuremberg :

Aussi, en fait de détails atroces, mon livre n'ajoutera-t-il rien à ce que les lecteurs du monde entier savent déjà sur l'inquiétante question des camps d'extermination. Je ne l'ai pas écrit dans le but d'avancer de nouveaux chefs d'accusation, mais plutôt pour fournir des documents à une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine.²

- 2 Le problème de fond et ces doutes étaient peut-être liés à la déception provoquée par le refus des éditions Einaudi de publier son livre ; *Se questo è un uomo* parut chez une petite maison d'édition, De Silva, dont le directeur, l'intellectuel antifasciste Franco Antonicelli, avait compris l'importance du livre de Levi. Les lecteurs d'Einaudi avaient probablement refusé le livre parce qu'il ne répondait pas aux caractéristiques de l'art réaliste qu'ils recherchaient alors : il ne comportait pas ce développement narratif causal et chronologique que préconisait le réalisme, raison pour laquelle Levi excusa

peut-être, au terme de sa préface, le caractère « fragmentaire » du livre par la nécessité d'une « libération intérieure » :

[...] c'est pour répondre à un tel besoin que j'ai écrit mon livre ; c'est avant tout en vue d'une libération intérieure. De là son caractère fragmentaire : les chapitres en ont été rédigés non pas selon un déroulement logique, mais par ordre d'urgence. Le travail de liaison, de fusion, selon un plan déterminé, n'est intervenu qu'après. Il me semble inutile d'ajouter qu'aucun des faits n'y est inventé.³

- 3 Notre perception a aujourd'hui radicalement changé, nous avons l'habitude de donner notre préférence à des récits tirés de l'expérience vécue ; la conception de la littérature était alors différente et on accordait la prééminence à la littérature réaliste de fiction. Quand, en 1958, Einaudi accepta finalement de publier *Se questo è un uomo*, le livre fut inséré dans la collection « Essais » (« Saggi »), car il n'était pas encore jugé digne de la grande littérature. Pour ne donner qu'un seul exemple de la façon dont on traitait la littérature issue de l'expérience vécue, il suffit de penser à l'ouvrage de Mario Rigoni Stern, *Le sergent dans la neige*, chronique du repli désastreux du corps expéditionnaire italien de Russie, qui provoqua la mort d'au moins 75 000 soldats italiens. Le livre fut bien publié dans une collection littéraire, « I Gettoni », dirigée par Elio Vittorini, mais voici ce que celui-ci écrivait sur le revers de couverture :

Mario Rigoni Stern n'est pas un écrivain de vocation. [...] Peut-être ne serait-il pas capable d'écrire sur des choses qui ne lui seraient pas arrivées. Mais il peut rendre compte avec immédiateté et sincérité de ce qui lui arrive.⁴

- 4 La dépréciation des livres composés à partir de mémoires dura à peu près jusqu'en 1990. Dans les histoires de la littérature italienne écrites jusqu'alors, il n'est pas rare de trouver une section composée en corps inférieur rendant compte des « livres de mémoires », parmi lesquels figurent Levi, Rigoni Stern et où l'on traite pêle-mêle des écrivains de la déportation dans les camps nazis et des écrivains résistants. S'il m'est permis d'utiliser une expression qui rappelle des faits douloureux subis par le peuple juif, il s'agissait d'un petit « ghetto littéraire » qui servait à reléguer la littérature de témoignage et de l'expérience vécue dans une position subalterne.

La recherche d'une méthode scientifique

- 5 Voilà qui suffit à nous faire méditer sur le fait que l'on était bien loin, dans les années 1950, de juger que l'extermination des juifs d'Europe était un problème décisif de la conscience européenne. Outre les problèmes que présentaient la reconstruction matérielle et la construction de nouvelles démocraties, outre ceux que posait l'opposition entre bloc de l'Est et bloc de l'Ouest, un problème de communication initial avait peut-être aussi empêché que la littérature de la Shoah trouve le succès et montre l'énormité du fait historique advenu. Comme de juste, chaque survivant tendait avant tout à rendre compte de ce qu'il avait vécu et vu de ses propres yeux ; même si les horreurs pouvaient être narrées, seules les images avaient raconté les chambres à gaz et les fours crématoires (ce fait contribuera bien des années plus tard à créer une sorte de scepticisme du témoin : le témoin qui a vécu l'horreur jusqu'au bout ne peut exister, « de même que personne n'est jamais revenu pour raconter sa propre mort »). Par ailleurs, bien que l'on présentât le processus par lequel le prisonnier en était réduit à l'état de *Muselmann*, seules les études des historiens mirent lentement au jour le cas extrême des *Sonderkommandos*.

- 6 En outre, les témoins, en particulier les plus cultivés d'entre eux, et ceux qui étaient politiquement les plus actifs, tendaient à donner une représentation stéréotypée du camp, qui finissait par reproduire la structure de l'État totalitaire : je pense à la représentation pyramidale classique, qui place tout en haut le maximum de pouvoir et les esclaves tout en bas. Songeons à la description et aux analyses données par deux triangles rouges, Robert Antelme et David Rousset⁵ : transparaît chez ces prisonniers politiques français la volonté de mettre au clair l'état des rapports de force et de la bureaucratie interne des camps selon un schéma pyramidal. Rousset est par exemple très attentif à la description des différents échelons, passant du *Lagerältester* aux *Blockälteste*, aux *Stubendienste* et jusqu'aux différents *Läufer* et *Dolmetscher*, après avoir auparavant reconstitué toute la hiérarchie des SS : *Schutzhaftlingsführer*, *Unterschutzhaftlingsführer*, *Oberscharführer*, *Sharführer*, *Rapportführer*, etc. On retrouve ce même schéma pyramidal permettant de décrire les rapports de pouvoir au sein des camps dans *Mauthausen bivacco della morte* de Bruno Vasari, le tout premier témoignage des camps à avoir été publié en Italie. Vasari ressent lui aussi le besoin de décrire les hiérarchies obtuses instituées par les nazis pour les différents aspects du camp :

Dans les blocks, les hiérarchies étaient les suivantes : chef de block, médecin-chef (*Block-arzt*), *Schreiber*, *Block-friseur*, *Oberpfleger* (chef infirmier), *Stubenältester* [...].⁶

- 7 Une représentation de ce genre est totalement étrangère à Levi et à sa préparation scientifique, qui prévoit non pas la hiérarchie mais la taxonomie. Une fois seulement Levi énumère les échelons sociaux internes au camp, mais il le fait précisément pour dénier cette hiérarchie « démente » :

Les SS féroces et stupides, les Kapos, les politiques, les criminels, les prédominants grands et petits, et jusqu'aux *Häftlinge*, masse asservie et indifférenciée, tous les échelons de la hiérarchie démente instaurée par les Allemands sont paradoxalement unis par une même désolation intérieure.⁷

- 8 Et Levi de dénier à nouveau cette hiérarchie au cours du récit de sa première nuit de liberté, quand le vieux communiste Thylle est décrit comme un ennemi potentiel car appartenant à la hiérarchie du camp⁸.

- 9 Une autre image commune que Levi refuse est celle du cercle comme symbole de perfection : pour lui le cercle est stupide parce qu'il ne prévoit aucune échappée possible et revient toujours au même point. C'est le cas, dans *La Trêve*, à l'occasion d'une rencontre avec une tribu de nomades :

[...] en ces jours-là, nous les sentions singulièrement proches de nous, entraînés comme nous par le vent, livrés comme nous au bon vouloir d'une autorité lointaine et inconnue ; le symbole en était ces roues qui les transportaient ainsi que nous dans la perfection stupide d'un cercle sans commencement ni fin.⁹

- 10 Dans *Les naufragés et les rescapés*, il cite encore le témoignage de Lidia Beccaria Rolfi, qui avait survécu à Ravensbrück, pour faire apparaître le cercle comme symbole du travail forcé :

Les femmes de Ravensbrück parlent de journées interminables passées, pendant le temps de la quarantaine [...], à pelleter le sable des dunes : en cercle, sous le soleil de juillet, chaque déportée devait transporter son tas de sable à la place du tas de sa voisine de droite, dans un carrousel sans but et sans fin puisque le sable retournait à l'endroit d'où il était venu.¹⁰

- 11 Levi a au contraire une vision dynamique de la vie, une vision liée à la boucle de rétroaction (*feedback loop*) qui, dans son écriture, devient un flux bas/haut omniprésent dans ses pages. Le bas, le fond, est la condition extrême dans laquelle l'homme peut

survivre. Comme tout être animé ou inanimé, l'homme tend lui aussi au rétablissement de l'homéostasie, d'une condition de vie normale, à travers un mouvement vers le haut. Dans *Si c'est un homme*, le premier chapitre qui décrit Auschwitz s'intitule « Sur le fond » et on peut y trouver diverses reprises de l'expression « toucher le fond » ou « reposer sur le fond »¹¹. Lorsque ensuite, dans *La Trêve*, il décrit le départ du camp de rassemblement, en Biélorussie, pour le retour vers l'Italie, c'est à une remontée qu'on assiste : ce voyage vers le sud, géographiquement « vers le bas », se transforme en un mouvement de remontée qui rétablit l'homéostasie :

[...] nous remontions donc la pente, en voyage vers le haut, en marche vers nos foyers. Le temps, après deux années de paralysie, avait retrouvé vigueur et sens, il travaillait à nouveau pour nous et cela mettait un terme à la torpeur de ce long été, à la menace de l'hiver prochain et nous rendait impatients, avides de journées et de kilomètres.¹²

- 12 Le mouvement de l'énergie, y compris celui de l'énergie solaire, qui est « parasité » par les organismes, est un mouvement descendant, selon la description que Levi en fera dans *Carbone* (le dernier récit du *Système périodique*), et qui est en réalité une déformation du deuxième principe de la thermodynamique :

« Ainsi est la vie », bien qu'elle soit rarement décrite dans ces termes : c'est s'insérer, dériver à son avantage, parasiter le chemin descendant de l'énergie, de sa noble forme solaire à celle, dégradée, de la chaleur à basse température. Sur ce chemin descendant, qui conduit à l'équilibre, c'est-à-dire à la mort, la vie dessine un coude et s'y niche.¹³

- 13 Ces principes scientifiques font toute la différence et toute l'originalité de la description des camps par Levi. Sa préparation scientifique, fondée sur le déterminisme dès ses années d'université, le pousse à penser le camp comme un effet dont il essaie de trouver la cause. Mais il doit constater bien vite que l'histoire n'est pas un processus déterministe et que son approche cognitive ne suffit pas, qu'elle est inadaptée à l'explication d'un système complexe. À partir des années 1970 surtout, Levi entreprend une recherche visant à affronter ce problème au moyen d'une nouvelle approche épistémologique. Il a déjà publié à cette époque deux recueils de nouvelles (*Histoires naturelles* et *Vice de forme*) sans lien direct avec l'expérience du camp, des recueils d'inspiration scientifique, qui entendent mettre en évidence les problèmes que pose la technique. À leur sujet, on est allé jusqu'à parler de science-fiction, alors qu'ils tirent leur inspiration des articles scientifiques que Levi lisait dans la revue *Scientific American*¹⁴. Levi a essayé de démontrer par ces œuvres qu'il était un véritable écrivain et non seulement un témoin. Il a surtout essayé de donner une nouvelle image de lui, celle du « centaure », de l'homme partagé entre la science et la littérature : une image qui pouvait avoir un certain succès dans les années 1960 et 1970, notamment après la publication du livre de Charles Percy Snow, *Les deux cultures*, qui promouvait l'idée d'une nette séparation entre savoir scientifique et humanités. Levi se présenta comme un homme partagé entre ces deux cultures : en réalité, ses idées et ses écrits se nourrissent toujours de l'une et de l'autre culture, et lorsque, dans les années 1980, le masque du centaure ne lui servit plus, il s'en débarrassa dans l'introduction à son recueil d'essais intitulé *Le métier des autres* :

[...] souvent j'ai emprunté ces ponts qui unissent (ou devraient unir) culture scientifique et culture littéraire, franchissant un fossé qui m'a toujours semblé absurde. Certains se désespèrent et parlent même d'abîme, mais ne font rien pour le combler ; d'autres s'emploient même à le creuser un peu plus, comme si l'homme de science et l'homme de lettres appartenaient à deux sous-espèces humaines

différentes, ne parlant pas la même langue, destinées à s'ignorer, incapables d'un échange fécond. Il s'agit d'une coupure artificielle, arbitraire et nuisible, héritage de lointains tabous et de la Contre-Réforme, voire d'une interprétation étroite de l'interdit biblique qui défend de goûter à un certain fruit. Ni Empédocle, ni Dante ni Léonard de Vinci ni Galilée ni Descartes ni Goethe ni Einstein ni les bâtisseurs anonymes des cathédrales gothiques ni Michel-Ange ne la connaissaient ; ne la connaissent pas non plus les bons artisans d'aujourd'hui ni les physiciens qui hésitent au seuil de l'inconnaissable.¹⁵

- 14 Cette façon de construire des ponts entre sciences et humanités avait toujours été une de ses caractéristiques, et lorsqu'il essaya de renouveler son approche épistémologique il fut encore stimulé par les deux champs. Sa méditation sur l'histoire comme lieu d'actions ayant des causes multiples fut inspirée à la fois par la théorie du chaos et par le souvenir de certains passages des *Cahiers de prison* d'Antonio Gramsci, sur l'histoire comme produit de causes concomitantes. Ainsi, dans ce passage d'une conférence de 1979 sur le thème de l'« Intolérance raciale » :

Mais croire que l'on a vraiment tout expliqué, au sens originel du mot, c'est-à-dire que l'on a élucidé la cause nécessaire des phénomènes historiques, ces raisons qui entraînent nécessairement une conséquence, ce lien de cause à effet qui est le fondement des sciences, voilà qui est un peu hasardeux.

Il nous faut dire que cette façon d'expliquer ne fonctionne pas très bien pour les phénomènes dont on parle dans ce cours ; il est très naïf de croire que l'on a tout expliqué dans un sens déterministe, et c'est tromper le public et les auditeurs que le leur faire croire, que les amener à croire qu'une explication satisfaisante et complète existe.¹⁶

- 15 C'est un texte que Levi écrit à une époque où il a désormais délaissé son déterminisme. Le signal de cette crise avait déjà été publié au sein de *Vice de forme*, en 1971 : dans la nouvelle intitulée *Vers l'Ouest*, un chercheur trouve la cause de la pulsion suicidaire des lemmings, mais il est emporté avec eux et meurt en tombant du haut d'une falaise. Dans cette nouvelle, comme dans d'autres textes écrits par Celan et d'autres dans les mêmes années, les lemmings sont le symbole du peuple hébreu conduit à la mort (le suicide des lemmings, comme on le découvrira plus tard, était une invention d'un film documentaire Disney, *White Wilderness*, qui avait construit une falsification reposant sur les mauvais traitements et la mort de nombreux lemmings)¹⁷ : l'explication déterministe de leur mort ne fonctionne pas, à partir de ce moment-là les récits de Levi n'auront plus de progression causale.
- 16 Cette curiosité pour la théorie du chaos, pour la recherche des causes et des variables qui conduisent à un développement chaotique, Levi l'applique non seulement à son expérience de chimiste, mais aussi à l'histoire. Cependant, la théorie du chaos non plus ne semble pas le satisfaire. Perpétuellement à la recherche de stimulations, Levi nourrit un grand intérêt pour la théorie mathématique des catastrophes de René Thom, mais dans ce cas il doit se rendre compte que ses applications directes à l'histoire sont impossibles, car la théorie des catastrophes ne peut décrire que des changements soudains¹⁸ alors que le calcul intégral permet de décrire des événements de longue durée. Toutefois, l'application des théories de Thom au thème de l'ambiguïté constitua une stimulation importante pour la recherche épistémologique de Levi : ce qui l'intéressait n'était pas tant la recherche historique des causes que l'explication du fonctionnement humain dans le champ de l'ambiguïté, la recherche du tournant ou du point de rencontre entre des forces opposées générant la corruption. Ce projet était clair dès l'année où il prononça sa conférence sur l'« Intolérance raciale » : en

février 1979, un journal de la communauté juive turinoise publia une interview dans laquelle il affirmait qu'il cherchait à « prendre position contre l'ambiguïté » et qu'il voulait atteindre à une analyse des « stades intermédiaires »¹⁹. L'ambiguïté est un concept que Levi a probablement emprunté aux applications de la théorie des catastrophes, mais qui chez lui acquiert une dimension éthique : ce n'est pas un hasard si le mot *ambiguïté* et ses dérivés prennent une grande importance dans sa description de la parabole de Chaim Rumkowski, le doyen du ghetto de Łódź dans *Les naufragés et les rescapés*. Mais qu'entendait Levi par théorie des « stades intermédiaires » ? Ce qui l'intéressait était le point de rencontre, ou d'affrontement, ou de corruption morale, mettant en contact deux opposés : un phénomène produisant un tournant chez l'individu, qu'il s'agisse d'un fonctionnaire ou d'un soldat allemand, d'un prisonnier décidé à pactiser afin d'obtenir une amélioration de sa condition ou quelque petit pouvoir sur ses semblables.

Mais le thème des rapports entre l'oppressé et l'opprimeur, entre la victime et le bourreau, est un thème à explorer dans ses nuances. Et il faut surtout réfuter l'interprétation la plus naïve, selon laquelle il y aurait d'un côté le pur oppresseur, n'ayant ni doutes méthodiques ni hésitations, et de l'autre la victime sanctifiée par son rôle de victime. Cela ne se passe pas ainsi. La machine humaine, l'animal humain est plus complexe. Il y a des stades intermédiaires. Ceux qu'on a appelés les cerbères [*aguzzini*, argousins] n'étaient pas des cerbères à l'état pur : c'étaient des hommes comme nous, qui pour quelque motif que ce soit ont assumé le rôle de cerbères. J'entends expliquer ces motifs dans mon prochain livre.²⁰

- 17 Pour élaborer cette théorie, il eut là encore recours à l'union des deux cultures : les théories mathématiques alliées à la poésie, à la philosophie et probablement à la psychanalyse. La recherche des « royaumes intermédiaires » était bien connue dans le domaine des humanités : il n'est que de penser à la définition que Freud donne du transfert (*Übertragung*) comme d'un *Zwischenreich*, un royaume intermédiaire entre la santé et la maladie. Levi avait suivi une longue cure psychanalytique pour essayer de surmonter l'angoisse qui le tenaillait dans ses dernières années et il connaissait les textes de Freud. Il est aussi probable qu'il ait reçu, au moment où il préparait *Les naufragés et les rescapés*, la première édition italienne du *Passagenwerk* de Walter Benjamin qui, dans son cahier N, théorise une « dialectique du réveil » qui fait du réveil le moment où les deux états de veille et de sommeil entrent en contact et permettent à l'homme d'atteindre une complétude fugace. En 1983 est publiée *Luce coatta*, une anthologie italienne des recueils poétiques posthumes de Paul Celan, qui a peut-être aussi une influence sur Levi. Il n'a certes pas laissé d'affirmation nous permettant d'aller dans ce sens. Le seul jugement de Levi sur la poésie de Celan se trouve dans un article qui avait provoqué un vif débat en Italie, « Dello scrivere oscuro », publié dans *La Stampa* le 11 décembre 1976. Le jugement qu'il y avait porté sur la poésie de Celan était plutôt critique :

On perçoit que son chant est tragique et noble, mais de façon confuse : le pénétrer est une entreprise désespérée, non seulement pour le commun des lecteurs mais même pour le critique. L'obscurité de Celan n'est pas mépris du lecteur, ni impuissance expressive, ni paresseux abandon aux flux de l'inconscient : c'est véritablement un reflet de l'obscurité de son destin et de sa génération, qui s'épaissit toujours plus autour du lecteur, le prenant comme dans une tenaille d'acier et de glace, depuis la cruelle lucidité de *Fugue de mort* (1945) jusqu'à l'atroce chaos sans échappatoire de ses dernières compositions. Ces ténèbres qui croissent de page en page, jusqu'au dernier balbutiement désarticulé, nous consternent comme le râle d'un moribond, et de fait ce n'est pas autre chose. Elles nous attirent

comme attirent les gouffres, mais en même temps elles nous flouent de quelque chose qui devait être dit et ne l'a pas été, et donc nous frustrant et nous repoussent. Je pense pour ma part que le poète Celan doit plutôt être médité et pris en compassion qu'imité. Si son message est bien un message, il doit être perdu dans le « bruit de fond » : il n'est pas une communication, il n'est pas un langage, tout au plus est-il un langage obscur et mutilé, comme celui de qui est sur le point de mourir, seul comme nous le serons tous au bord de la mort. Mais puisque nous les vivants ne sommes pas seuls, nous ne devons pas écrire comme si nous étions seuls. Nous avons une responsabilité aussi longtemps que nous vivons : nous devons répondre de ce que nous écrivons, mot pour mot, et faire en sorte que chaque mot atteigne sa cible.²¹

- 18 Ces affirmations étaient liées à la publication de la première anthologie des poésies de Celan en Italie²². Quand en 1983 parut *Luce coatta*, Levi a probablement trouvé dans ces poésies la recherche d'un stade intermédiaire, d'un contact nocturne avec l'âme des morts que poursuivait Celan (contré par la lumière ininterrompue, cette « lumière contrainte » de la chambre psychiatrique qui l'empêchait de chercher dans l'obscurité ce stade intermédiaire de la communication avec les âmes de ses morts). Celan était d'ailleurs un chercheur de stades intermédiaires, comme le démontrent nombre de ses titres, depuis *Pavot et mémoire* (où le pavot est la fleur de l'oubli) jusqu'à l'intraduisible *Atemwende*, où la « renverse du souffle » renvoie à l'état intermédiaire entre l'inspiration et l'expiration. Il est certain que l'image que Levi prit pour emblème de l'état intermédiaire est une citation tirée des vers 582-585 de *The Rime of the Ancient Mariner* de Samuel Taylor Coleridge : « l'heure incertaine » (*the uncertain hour*) est plus qu'une citation, c'est une image obsessionnelle que Levi utilise pour intituler son recueil de poésies, qu'il cite dans ce qui est probablement la plus importante de ses poésies, *Le Survivant*, et dont il fait l'épigraphe de *Les naufragés et les rescapés* : « *Since then, at an uncertain hour, / That agony returns: / And till my ghastly tale is told / This heart within me burns* ». Levi identifie certes sa propre personne revenue d'Auschwitz avec le vieux marin de la ballade, mais ce qui l'intéresse dans les années 1980 est que l'heure incertaine de Coleridge n'est pas une heure imprécise. En effet, dans la suite immédiate de la ballade sonne la cloche des vêpres : c'est l'heure où la lumière est incertaine, l'heure du crépuscule, l'heure où il ne fait plus jour et où il ne fait pas encore nuit, le stade intermédiaire entre le jour et la nuit.

- 19 La poésie que je viens de citer, *Le Survivant*, est très significative ; datée du 4 février 1984, elle est dédiée à Bruno Vasari, qui survécut à Mauthausen et qui dans ces années-là était le coordinateur de la section turinoise de l'ANED, l'association des déportés politiques dans les camps nazis. Bruno Vasari a reconstruit la genèse de cette poésie lors d'un colloque²³ sur Levi que nous avons organisé ensemble en 1999. Le point de départ du texte fut une polémique que quelques pages du roman *Se non ora, quando?* (*Maintenant ou jamais*) avait déclenchée parmi les survivants, pages dans lesquelles Levi introduisait le thème de la honte du survivant, un thème que Vasari et d'autres réfutaient. Vasari affronta la question dans une recension parue dans *Triangolo rosso*, la revue des déportés politiques. Levi lui répondit par une courte lettre privée puis par la publication de la poésie dans *La Stampa* :

Le Survivant

À B. V.

Since then, at an uncertain hour,
Depuis lors, à une heure incertaine,
Cette souffrance lui revient,
Et si, pour l'écouter, il ne trouve personne,

Dans la poitrine, le cœur lui brûle.
 Il revoit le visage de ses compagnons,
 Livide au point du jour,
 Gris de ciment,
 Voilé par le brouillard,
 Couleur de mort dans les sommeils inquiets ;
 La nuit, ils remuent des mâchoires
 Sous la lourde injonction des songes,
 Et mâchent un navet inexistant.
 « Arrière, hors d'ici, peuple de l'ombre,
 Allez-vous-en. Je n'ai supplanté personne,
 Je n'ai usurpé le pain de personne,
 Nul n'est mort à ma place. Personne.
 Retournez à votre brouillard.
 Ce n'est pas ma faute si je vis et respire,
 Si je mange et je bois, je dors et suis vêtu. »
 [trad. L. Bonalumi, Gallimard, 1997]

- 20 Le moment onirique du cauchemar est le plus favorable à la rencontre avec les âmes des « naufragés », des compagnons morts à Auschwitz : nous sommes dans un état intermédiaire de la communication, qui ne se déroule pas en état de veille et de conscience rationnelle. Surtout, le vers initial et le dernier enferment la poésie entre deux stades intermédiaires : l'heure incertaine de Coleridge, avec le passage entre jour et nuit, et la citation du vers de Dante (*Enfer*, XXXIII, v. 141), où est présenté un Branca Doria partagé entre vie et mort, puisque son âme est déjà en enfer alors que son corps habité par un démon vit encore sur terre.
- 21 Mais au-delà de sa présence dans l'œuvre poétique de Levi, la théorie des stades intermédiaires représente le point d'arrivée de sa réflexion épistémologique, elle est l'instrument théorique qui lui permet d'élaborer son concept le plus célèbre, celui de zone grise.
- 22 Quand Levi essaie de présenter ce concept, dans *Les naufragés et les rescapés*, il doit le faire précéder d'un long préambule portant sur ce que signifie *comprendre* et sur la nécessité de dépasser les simplifications, les oppositions nettes dont on se sert habituellement pour organiser nos connaissances. Il fait en somme œuvre d'épistémologue, afin de modifier notre façon d'approcher mentalement ce problème :
- Ce *désir* de simplification est justifié, ce que n'est pas toujours la simplification. C'est une hypothèse de travail, utile tant qu'elle est reconnue comme telle et non prise pour la réalité ; la majeure partie des phénomènes historiques et naturels n'est pas simple, en tout cas, pas de cette simplicité qui nous plairait. Or, le réseau des rapports humains à l'intérieur des Lager n'était pas simple : il n'était pas réductible aux deux blocs des victimes et des persécuteurs. Dans ceux qui lisent (ou écrivent) aujourd'hui l'histoire des camps on voit se manifester avec évidence la tendance, plus : le besoin, de séparer le mal du bien, de pouvoir prendre parti, de répéter le geste du Christ au Jugement dernier : ici les justes, là les réprouvés. Ce sont surtout les jeunes qui demandent que les choses soient claires, que la séparation soit franche ; leur expérience du monde étant pauvre, ils n'aiment pas l'ambiguïté.²⁴
- 23 L'ambiguïté est au contraire à la base du fonctionnement des camps et une nouvelle approche épistémique peut nous aider à mieux le comprendre, de même qu'elle nous sert à comprendre toute réalité où sont en jeu des rapports de pouvoir. Entre ceux qui détiennent le pouvoir et ceux qui le subissent, il n'y a pas d'espace vide, mais un état intermédiaire, une zone grise qui doit être reconnue :

En ce qui concerne les détenus privilégiés, l'analyse est plus complexe, et plus importante aussi : à mon avis, elle est même fondamentale. C'est une naïveté, une absurdité et une erreur historique de penser qu'un système aussi bas que l'était le national-socialisme sanctifie ses victimes : il les dégrade, au contraire, les rend semblables à lui-même, et cela d'autant plus qu'elles sont disponibles, blanches, dépourvues d'une ossature politique ou morale. Il apparaît à des signes nombreux qu'est venu le temps d'explorer l'espace qui sépare (pas seulement dans les Lager nazis !) les victimes des persécuteurs, et de le faire d'une main plus légère, et avec un esprit moins louche, que cela n'a été fait, par exemple dans certains films. Seule une rhétorique schématique peut soutenir que cet espace est vide : il ne l'est jamais, il est constellé de figures abjectes ou pathétiques (elles possèdent parfois les deux qualités en même temps) qu'il est indispensable de connaître si nous voulons connaître l'espèce humaine, si nous voulons savoir défendre nos âmes au cas où une épreuve semblable devrait se présenter à nouveau, ou si nous voulons simplement nous rendre compte de ce qui se passe dans un grand établissement industriel.²⁵

- 24 Cette zone grise est définie à travers l'usage des contraires : elle sépare et joint les camps opposés, c'est une sorte d'oxymore sociologique (ce n'est pas un hasard si la figure de l'oxymore devient plus fréquente dans la dernière partie de la production littéraire de Levi, et s'il cite souvent la lance d'Achille, qui d'un côté blesse et de l'autre guérit).

La classe hybride des prisonniers-fonctionnaires en constitue l'ossature, et, en même temps, l'élément le plus inquiétant. C'est une zone grise, aux contours mal définis, qui sépare et relie à la fois les deux camps des maîtres et des esclaves. Elle possède une structure interne incroyablement compliquée, et accueille en elle ce qui suffit pour confondre notre besoin de juger.²⁶

- 25 Parmi les cas limites que Levi affronte, ceux face auxquels la capacité de juger s'arrête, figure celui, déjà évoqué, de Chaim Rumkowski, qui tout à la fois s'enivra de son propre pouvoir (il battit sa propre monnaie et fit chanter ses louanges par des poètes à son service, les enfants des écoles devaient le célébrer dans leurs devoirs) et prépara pour les SS les listes des personnes à déporter dans les camps d'extermination, jusqu'à ce que lui-même disparaisse. Mais plus inquiétant encore pour Levi est le cas des *Sonderkommandos*, les juifs composant les équipes spéciales qui devaient accompagner leurs semblables jusqu'aux chambres à gaz puis consumer leurs corps dans les fours crématoires. Face à eux, qui sont destinés à être tués à plus ou moins longue échéance, Levi suspend son jugement : il voit en eux, qui, s'ils n'avaient pas obéi, auraient été tués aussitôt, les prisonniers soumis au *Befehlnotstand* (l'ordre contraignant en état d'urgence, auquel essayèrent de faire appel les criminels nazis qui tentaient de se disculper en arguant n'avoir fait qu'exécuter des ordres supérieurs), mais aussi les prisonniers dont l'esprit a été transformé par l'ordre démoniaque, ceux chez qui la corruption a atteint un tel point qu'elle les a mis sur le même plan que les assassins. On ne peut lire sans stupeur la page où Levi commente la nouvelle – rapportée par Miklos Nyiszli, un médecin pathologiste hongrois prisonnier dont Mengele choisit de faire son collaborateur – d'un match de football joué entre les SS et les hommes du *Sonderkommando* :

Rien de semblable n'est jamais arrivé, ni aurait été concevable, avec d'autres catégories de prisonniers, mais avec eux, avec les « corbeaux du crématoire », les SS pouvaient aller sur le terrain, à égalité ou presque. Derrière cet armistice on lit un rire satanique : c'est consommé, nous y sommes arrivés. Vous n'êtes plus l'autre race, l'antirace, l'ennemi premier du Reich millénaire ; vous n'êtes plus le peuple qui refuse les idoles. Nous vous avons choisis, corrompus, entraînés jusqu'au fond avec nous. Vous êtes comme nous, vous les orgueilleux : salis de votre sang comme

nous. Vous aussi, comme nous et comme Caïn, avez tué votre frère. Venez, nous pouvons jouer ensemble.²⁷

- 26 La corruption portée jusqu'à son accomplissement devient une métamorphose vers le mal.

« Le méchant pouvoir »

- 27 Lorsque Levi réfléchit sur les camps dans les années 1980, sa vision du monde se teinte d'un profond pessimisme. Les découvertes des astrophysiciens ont modifié la perception de notre existence au monde. Voilà ce qu'il pouvait écrire dans son anthologie personnelle *À la recherche des racines* publiée en 1981 :

[...] non seulement l'homme n'est pas le centre de l'univers, mais l'univers n'est pas fait pour l'homme, il est hostile, violent, étrange. Le ciel ne contient pas de Champs Élysées, mais de la matière et de la lumière distordues, comprimées, dilatées, raréfiées dans une mesure telle que cela dépasse nos sens et notre langage. Chaque année qui passe, alors que les choses terrestres s'embrouillent toujours plus, les choses du ciel durcissent leur défi : le ciel n'est pas simple, mais il n'est pas non plus imperméable pour notre esprit, il attend d'être déchiffré.²⁸

- 28 La découverte de l'antimatière et des trous noirs porte avec elle l'idée d'une sorte de *Doppelgänger* négatif qui nous accompagne. En 1981, il lui semble encore que le retour à la rationalité peut sauver l'homme, mais en 1983 il écrit un texte empreint de pessimisme, *Le méchant pouvoir*. On peut y lire :

[...] quiconque s'est trouvé combattre la vieille bataille de l'homme contre la matière [...] a pu constater avec ses propres sens que, si ce n'est l'univers du moins cette planète est régie par une force qui n'est pas invincible mais perverse, qui préfère le désordre à l'ordre, le mélange à la pureté, l'entortillement au parallélisme, la rouille au fer, l'amoncellement au mur et la stupidité à la raison.²⁹

- 29 Contre cette force qui conduit au chaos, nous pouvons combattre avec notre cerveau ou avec les mécanismes de défense de notre corps, des mécanismes qui tiennent du principe de l'homéostasie et qui, à travers la rétroaction, permettent de rétablir l'équilibre. Mais, à ce stade, déplaçant le discours vers la politique et le futur de l'homme, Levi fait montre d'un pessimisme fondamental : le titre de son article était par ailleurs une citation de *À soi-même*, le « plus désespéré » des *Chants* de Leopardi, dont quelques vers étaient reportés en épigraphe : « ... À notre genre le sort / n'a donné que le mourir. Méprise désormais / toi-même, la nature et le méchant / pouvoir qui, occulte, règne pour le mal commun, / et l'infinie vanité du tout ». Du point de vue stylistique, on ne peut parler de léopardisme de Levi ; mais à coup sûr, et peut-être plus encore que pour Leopardi, nous pouvons parler du « pessimisme cosmique » du dernier Levi, qui ne trouve plus de forces à opposer à la destruction. Le cycle de la rétroaction s'est éteint dans le monde et aucune force ne permet de rétablir les paramètres de l'homéostasie :

Les tyrannies d'aujourd'hui tendent à se conserver indéfiniment en une sorte de sclérose, et ne cèdent que renversées par des événements militaires, ou défaites par une autre tyrannie ; l'excès de liberté, c'est-à-dire la licence, n'engendre pas de tyrannies mais se prolonge en gangrène. Le malaise qui pèse sur nous en ces années naît de là : nous ne percevons plus de forces d'appel, d'homéostasie, de rétroactions. Le monde nous semble avancer vers sa ruine, quelle qu'elle soit, et nous nous limitons à espérer que cette avancée soit lente.³⁰

- 30 La stupidité, le chaos, l'enchevêtrement sont intrinsèques à la matière : la roche à laquelle Levi se confrontait en montagne, l'homme lui-même, en tant que matière, et tout ce que sa main produit, reçoivent en héritage leur quota de chaos et de stupidité. Nous pouvons essayer de combattre cette situation avec les instruments de pensée que les hommes se sont créés – « le langage et la pensée conceptuelle » –, mais la lutte est inégale et l'homme est voué à la défaite. En ce sens, Levi aboutit à une pensée tragique, pour laquelle la lutte contre le chaos et la stupidité inhérente à la matière est une lutte impossible et vouée à la défaite. Avec ce texte, Levi détruit toute confiance dans le *feedback loop*, dans la capacité de rétablir l'homéostasie ; il détruit, au fond, l'idée du monde qui l'avait soutenu, y compris à Auschwitz, et il se prépare à quitter la vie.

NOTES

1. « Sono usciti centinaia di libri sulla psicologia di Hitler, Stalin, Himmler, Goebbels, e ne ho letti decine senza che mi soddisfacessero : ma è probabile che si tratti qui di una insufficienza essenziale della pagina documentaria ; essa non possiede quasi mai il potere di restituirci il fondo di un essere umano : a questo scopo, più dello storico o dello psicologo sono idonei il drammaturgo o il poeta ». P. Levi, « Auschwitz, città tranquilla » [« Auschwitz, ville tranquille »], *La Stampa*, 8 mars 1984, maintenant dans P. Levi, *Opere complete*, M. Belpoliti éd., Turin, Einaudi, 2017, vol. II, p. 1036.
2. Est ici citée l'édition de 1947 de *Se questo è un uomo*, reproduite dans P. Levi, *Opere complete*, op. cit., vol. I, p. 5. Traduction de Martine Schruoffenegger : Id., *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987, p. 8.
3. *Ibid.*, p. 9.
4. M. Rigoni Stern, *Il sergente nella neve: ricordi della ritirata di Russia*, Turin, Einaudi, 1953.
5. R. Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Éditions de la Cité universelle, 1947 ; D. Rousset, *L'univers concentrationnaire*, Paris, Éditions du Pavois, 1946.
6. B. Vasari, *Mauthausen bivacco della morte*, Florence, Giuntina, 1991 (première éd. Milan, août 1945), p. 34 ; pour d'autres exemples, voir les p. 18 et 24.
7. P. Levi, *Si c'est un homme*, M. Schruoffenegger trad., Paris, Julliard, 1987, p. 130 (traduction légèrement modifiée).
8. « Jusqu'à ce jour, le vieux Thylle avait été pour moi un étranger, donc un ennemi, et un puissant, donc un ennemi dangereux. Chez des gens comme moi, c'est-à-dire la majorité du camp, il n'y avait pas place pour d'autres nuances : pendant l'interminable année que j'y avais passée, je n'avais jamais eu ni l'occasion, ni la curiosité de débrouiller les structures complexes de la hiérarchie du camp. », P. Levi, *La Trêve*, dans Id., *Œuvres*, C. Coquio éd., Paris, Robert Laffont, 2005, p. 165 (traduction d'E. Genevois-Joly).
9. Id., *Œuvres*, op. cit., p. 242 (traduction modifiée).

10. Id., *Les naufragés et les rescapés : quarante ans après Auschwitz*, A. Maugé trad., Paris, Gallimard, 1989, p. 120.
11. Voir E. Mattioda, *Levi*, Rome, Salerno, 2011, p. 22-26 et 46-52.
12. P. Levi, *Œuvres*, op. cit., p. 289.
13. *Ibid.*, p. 466 (traduction modifiée).
14. J'ai retrouvé dans *Scientific American* les sources de presque toutes les nouvelles de *Vice de forme* et de la seconde partie de *Lilith* : voir E. Mattioda, *Levi*, op. cit., p. 88-95 et 137.
15. P. Levi, « Avant-propos », dans Id., *Le métier des autres : notes pour une redéfinition de la culture*, M. Schruoffenegger trad., Paris, Gallimard, 1992 (traduction légèrement modifiée).
16. Id., *Opere complete*, op. cit., vol. II, p. 1473.
17. Je renvoie sur ces questions à E. Mattioda, « Riscrittura della memoria, i casi di Primo Levi e Bruno Vasari », dans S. Destefani éd., *Da Primo Levi ai figli dei «salvati»: incursioni critiche nella letteratura italiana della Shoah dal Dopoguerra ai giorni nostri*, Florence, Giuntina, 2017, p. 96-106.
18. Levi a appliqué la théorie des catastrophes à la description des images ambiguës : les analyses des images d'Escher et d'autres menées dans la revue *Scientific American* poussèrent Levi à en inventer une dans sa nouvelle *La Bête dans le temple*, écrite en 1977 puis publiée dans *Lilith* ; là, les colonnes qui soutiennent le temple se perdent dans le vide, bien qu'un effet optique ne le laisse pas percevoir à première vue (pour les analyses d'images que Levi a pu consulter dans le *Scientific American*, voir R. Gregory, « Visual illusions », *Scientific American*, vol. CCXIX, n° 5, novembre 1968, p. 66-76 ; F. Attneave, « Multistability in perception », *Scientific American*, vol. CCXXV, n° 6, décembre 1971, p. 62-71 ; I. Rock, « The perception of disoriented figures », *Scientific American*, vol. CCXXX, n° 1, janvier 1974, p. 78-85 ; M. L. Teuber, « Sources of ambiguity in the prints of Maurits C. Escher », *Scientific American*, vol. CCXXXI, n° 1, juillet 1974, p. 90-104.
19. L'interview de Giorgia Arian Levi, « L'antieroe di Primo Levi », parut dans *Ha Keillah* en février 1979. Désormais dans P. Levi, *Opere complete*, op. cit., vol. III, p. 138-140 ; mais voir aussi p. 148 et p. 182-183.
20. *Ibid.*, vol. III, p. 140.
21. L'article fut ensuite repris dans le recueil P. Levi, *L'altrui mestiere*, Turin, Einaudi, 1985. Désormais dans Id., *Opere complete*, op. cit., vol. II, p. 842.
22. P. Celan, *Poesie*, M. Kahn et M. Bagnasco éd., Milan, Mondadori, 1976.
23. B. Vasari, « La prevalenza della Ragione sul sentimento nella testimonianza di Primo Levi », dans E. Mattioda éd., *Al di qua del bene e del male: la visione del mondo di Primo Levi*, Milan, Franco Angeli, 2000, p. 195-201.
24. P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit., p. 37.
25. *Ibid.*, p. 40. Le film auquel il fait référence est surtout *Il portiere di notte* de Liliana Cavani, de 1974. La référence finale aux conditions d'un établissement industriel doit être replacée dans le contexte de la « marche des quarante-mille », la marche organisée en octobre 1980 par les cols blancs de la Fiat pour soutenir les propriétaires, et qui fut une très grave défaite pour le mouvement ouvrier italien.
26. *Ibid.*, p. 42.

27. *Ibid.*, p. 55.

28. *Id.*, *Opere complete, op. cit.*, vol. II, p. 229.

29. *Ibid.*, vol. II, p. 1552.

30. *Ibid.*, vol. II, p. 1555.

RÉSUMÉS

Après avoir publié *Si c'est un homme* en 1947, Primo Levi a voulu s'imposer comme écrivain, et non seulement comme témoin. Il avait donné dans son livre une représentation des camps d'extermination qui différait de celle que les autres survivants avaient racontée d'un point de vue sociologique. Sa mentalité et ses schémas scientifiques ne prévoyaient pas la hiérarchie et le système pyramidal propres à la description du système totalitaire ; il utilisa plutôt le modèle de la boucle de rétroaction (*feedback loop*) et de l'homéostasie. Pour Levi, comprendre le camp de concentration restait le problème fondamental : au cours des années suivantes, il estima que l'approche déterministe n'était pas apte à expliquer un système aussi complexe que l'histoire et la naissance d'un phénomène tel que le racisme. Il s'intéressa alors à la théorie du chaos, qui se prêtait davantage à l'explication de phénomènes complexes et de longue durée. Mais il est probable qu'il ait eu une intuition fondamentale en appliquant la théorie des catastrophes de René Thom pour décrire les images ambiguës et les phénomènes soudains. Aussi le concept d'ambiguïté lui parut-il central pour comprendre le camp de concentration et commença-t-il à élaborer une théorie des « états intermédiaires », états de passage et de corruption d'une condition à l'autre. Ce fut précisément cette approche théorique qui lui permit d'élaborer l'idée d'une « zone grise », la zone qui à la fois sépare et relie les camps des maîtres et des serviteurs, des bourreaux et de leurs victimes.

Dopo aver pubblicato *Se questo è un uomo* nel 1947, Primo Levi volle imporsi come scrittore e non solo come testimone. In quel libro aveva dato una rappresentazione del campo di sterminio diversa da quella impostata sociologicamente da altri sopravvissuti; i suoi schemi mentali da scienziato non prevedevano la gerarchia e lo schema piramidale usato per descrivere lo stato totalitario; al contrario, usò uno schema basato sul *feedback loop* e sul ritorno all'omeostasi. Ma il problema fondamentale era per lui cercare di comprendere il Lager: nel corso degli anni successivi si convinse che l'approccio deterministico non era adatto a spiegare un sistema complesso come la storia o la nascita di un fenomeno come il razzismo. Si interessò allora alla teoria del caos, più utile a spiegare un sistema complesso e fenomeni di lunga durata. Ma è probabile che un'intuizione fondamentale gli sia venuta dall'applicazione della teoria delle catastrofi di René Thom alla descrizione delle immagini ambigue e dei fenomeni improvvisi. Proprio il concetto di ambiguità gli parve centrale per comprendere il Lager ed egli iniziò a elaborare una teoria degli «stadi intermedi», stati di passaggio e di corruzione da una condizione all'altra. Fu questo l'approccio teorico che gli permise di elaborare l'idea di «zona grigia», la zona che insieme separa e congiunge i due campi dei padroni e dei servi, degli aguzzini e delle vittime.

After publishing *If This Is a Man* in 1947, Primo Levi wished to be recognised not only as a survivor but also as a writer. In this book, he represented the extermination camp in a different way from the sociological perspective given by other survivors. As a scientist, his mindset did not consider

hierarchy and the pyramidal pattern normally used to describe the totalitarian regime; instead, he used a pattern based on the idea of the feedback loop and on the return to homeostasis. His essential question was to comprehend the core of the dynamics of the Lager: in the following years, he knew that the determinist approach was not the best tool for the purpose of explaining complex systems like history or the birth of racism. He thus took an interest in chaos theory, which was more useful to describe complex systems and long-lasting phenomena. He most likely gained fundamental insight from the application of Rene Thom's catastrophe theory to the description of ambiguous images and sudden shifts in behaviour. For Levi, the concept of ambiguity was a basic fundamental for the comprehension of the Nazi camps, and from there he began to develop a theory of intermediate states, i.e. states of transition or corruption from one condition to another one. This theoretical premise enabled him to elaborate on the concept of the "grey zone": the zone that both separates and connects masters and servants, persecutors and victims.

INDEX

Parole chiave : Levi (Primo), Shoah in Italia, epistemologia, teoria delle catastrofi, zona grigia

Mots-clés : Levi (Primo), Shoah en Italie, épistémologie, théorie des catastrophes, zone grise

Keywords : Levi (Primo), Holocaust in Italy, epistemology, catastrophe theory, grey zone

AUTEURS

ENRICO MATTIODA

Université de Turin • Enrico Mattioda est professeur à l'université de Turin et codirecteur du *Giornale storico della letteratura italiana*. Il s'est occupé de littérature du XVIII^e siècle (*Teorie della tragedia nel Settecento*, Mucchi, 1994) et a préparé des éditions de Cesarotti, Goldoni et d'une anthologie de tragédies du XVIII^e siècle. Depuis plusieurs années, il s'intéresse à la littérature de la Renaissance et, en particulier, à la littérature artistique et à l'œuvre de Giorgio Vasari, dont il est en train de fournir une nouvelle édition commentée des *Vies* (Edizioni dell'Orso, 2017-2020, 5 vol.). Pour ce qui concerne la littérature de la déportation, il a écrit des essais sur Jorge Semprun et Bruno Vasari, organisé le colloque « Al di qua del bene e del male: la visione del mondo di Primo Levi » (Franco Angeli, 2000) et écrit les livres *L'ordine del mondo: saggio su Primo Levi* (Liguori, 1998) et *Levi* (Salerno, 2011).